

Cette malaria s'attaque à un organisme surmené par douze années incroyables d'activité et de fatigues, douze années de Révolution. Elle vient s'ajouter à la goutte, des plus tenaces, et à une entéro-colite chronique, qui obligent notre camarade à suivre un régime sévère et à penser enfin à se soigner.

À l'heure où paraîtront ces lignes, la question du visa sera, je l'espère, résolue, et Trotsky pourra se rendre en Allemagne pour recevoir les soins que nécessite son état. Il n'a, jusqu'à présent, demandé officiellement asile qu'à l'Allemagne, où il pourrait avoir recours aux médecins qui l'ont déjà soigné. Mais, dans d'autres pays, des amis ont déjà fait des démarches officieuses, et, si les intrigues de Staline devaient réussir à interdire à Trotsky l'entrée du Reich, il faut bien compter qu'il trouverait ailleurs un accueil plus hospitalier — en Hollande, peut-être...

En résumé, notre camarade n'est nullement diminué dans sa puissance de travail, mais il lui faut se résoudre pour quelque temps au repos. Ce sera dur, on le conçoit, quand on sait l'activité d'un Trotsky, mais ne vaut-il pas mieux se résoudre à donner ce gage à l'avenir?

**

Amené de force d'Odessa à Constantinople sur le vaisseau soviétique *Iliitch*, sous l'escorte du *Guépéou*, Trotsky a d'abord logé pendant les trois premières semaines au Consulat Soviétique.

On lui avait formellement promis, avant son embarquement, que, pour assurer un minimum de sécurité, deux de ses collaborateurs les plus proches, Sermouks et Posnanzky — actuellement emprisonnés en Sibérie — seraient autorisés à le rejoindre par le bateau le plus prochain.

« — Et si, en cela encore, vous me trompez? demanda Trotsky.

— Dans ce cas, alors, vous auriez le droit de me traiter de canaille, répliqua l'homme du *Guépéou*.

— Ce serait pour moi, riposta notre camarade, une bien piètre consolation! »

Pouvait-on attendre autre chose que de fausses promesses de la part de Staline? Un

jour, on lui annonça que Sermouks et Posnanzky ne viendraient pas; en même temps, on le mettait en demeure de quitter sur-le-champ le Consulat. En dehors de l'impossibilité de trouver aussitôt un logement à Constantinople, réalise-t-on ce que c'est pour Trotsky, qui, précisément, a libéré la Crimée de l'armée de Wrangel, que d'être littéralement jeté dans cette ville où se terrent trente mille wrangéliens? Il est bien difficile aux camarades d'Occident, de mesurer toute l'étendue de ce danger. Je m'en suis convaincu au cours de mon voyage.

Faute de logement, les gens du *Guépéou* lui choisirent un hôtel. Sous la menace d'une expulsion violente, en pleine nuit, notre camarade fut conduit à sa résidence actuelle ainsi que sa femme et son fils.

— Tout cela, me disait-il, je le raconterai quelque jour, lorsque j'en aurai le loisir. Les camarades verront à quels procédés policiers est descendue la lutte contre l'Opposition.

En attendant, une question brûlante se pose: Comment pourrions-nous à la sécurité de Trotsky? Comment pourrions-nous remplacer la protection qu'aurait constitué la présence auprès de lui de Sermouks et Posnanzky?

**

Au cours de ces journées si pleines, où nous vérifions notre accord en discutant les questions essentielles, les instants de délassement sont consacrés aux souvenirs. Souvenirs des premières années d'Octobre. Souvenirs, si abondants, sur Lénine, dont nous feuilletons des lettres photographiées (les originaux ayant tous été remis à l'Institut Lénine). Portraits de militants, de ceux qui ont disparu, de ceux aussi qui se sont encore grandis dans la dure et ingrate lutte oppositionnelle, un Smilga, un Rakovsky, un Beloborodov et tant d'autres, des jeunes aussi, comme Boris Lifchitz et Yakovine, qui ont apporté la contribution de leur dévouement et de leur travail.

« Vous ne pouvez pas vous imaginer, me disait Trotsky, ce que la vie intellectuelle des déportés a pu être active. À Alma-Ata, après les premières semaines, avant la suppression

**

de toute correspondance et l'isolement rigoureux des derniers temps, nous étions parvenus à nous lier à bien des camarades, malgré que le *Guépéou* s'employât activement à retarder les lettres, à les intercepter. Toutes les grandes questions à l'ordre du jour ont été abordées par nos camarades, quelquefois dans de simples lettres, quelquefois dans des études sérieuses, documentées. Quel bouillonnement, quelle ardeur dans la discussion! (C'est ce que Yaroslavsky interprète, à l'aide de quelques lettres volées, comme la « décomposition » de l'Opposition!) Il faudrait que les camarades de partout apprennent à connaître ce mouvement de l'Opposition déportée, que l'on sache non seulement la répression subie, mais aussi le travail accompli. »

Contre le Courant s'en chargera.



Une note documentaire de Trotsky

SUR L'ORIGINE DE LA LÉGENDE DU "TROTSKYSME"

Moscou, le 21 novembre 1927.

Chers camarades,

Zinoviev, Kamenev et leurs amis intimes recommencent de nouveau après un long silence, à remettre au premier plan la légende du « trotskysme ». Au cours des deux dernières années, ils ont marché côte à côte avec nous, élaborant avec nous les documents les plus importants établis par l'Opposition, entre autres la Plateforme. Pour tout cela on put se passer du « trotskysme ». Mais quand apparurent les difficultés énormes de la lutte pour le maintien de la ligne de conduite de l'Opposition en face de la pression exercée par la réaction mondiale et du glissement s'accomplissant à l'intérieur, alors, pour masquer leur propre retraite Zinoviev et Kamenev se mirent de nouveau à recourir à l'épouvantail du « trotskysme ».

Je voudrais à ce propos donner des précisions sur les faits suivants :

1) Lorsqu'éclata en 1924 la « discussion littéraire », comme on l'appela, quelques camarades, très proches de notre groupe, étaient d'avis que la publication des « Leçons d'Octobre » fut une erreur de tactique, car elle permit à la majorité du Bureau Politique de l'époque de déclencher ladite « discussion ». Pour ma part j'affirmais que celle-ci se serait déclanchée de toute façon, indépendamment du prétexte donné. Dans ce qu'elle avait d'essentiel, cette « discussion » consista à extraire de toute l'histoire passée du Parti le maximum de faits et de citations dirigées contre moi, pour présenter ensuite le tout à la masse non avertie en défigurant les perspectives et la vérité historique. La « discussion littéraire » n'eut, au fond, aucun rapport avec les « Leçons

d'Octobre ». N'importe lequel de mes livres ou discours, aurait pu, pour la forme, servir de prétexte à précipiter sur le Parti l'avalanche du « trotskysme ». Ce sont là les objections que je présentais aux camarades enclins à apercevoir un manque de prévision tactique dans la parution des « Leçons d'Octobre ».

Après que notre bloc avec le groupe de Léninograd fut constitué, je posai à Zinoviev lors d'une des conférences et en présence de nombreux camarades, une question approximativement formulée ainsi :

— Dites, s'il vous plaît, si je n'avais pas publié les « Leçons d'Octobre », la soi-disant discussion contre le « trotskysme » aurait-elle eu lieu, oui ou non ?

Zinoviev répondit sans hésiter :

— Evidemment oui. Les « Leçons d'Octobre » ne furent qu'un prétexte. Sinon le prétexte de la discussion eut été différent, les formes de la discussion quelque peu autres, mais c'est tout.

2) Il est dit dans la déclaration de Juillet 1926, signée par Zinoviev et Kamenev :

« Dès maintenant il ne peut y avoir aucun doute que le noyau principal de l'Opposition de 1923 avait parfaitement raison de mettre en garde contre le danger de s'écarter de la ligne prolétarienne et contre la croissance menaçante du régime de l'Appareil. Pourtant des dizaines et des centaines de dirigeants de l'Opposition de 1923, parmi lesquels de nombreux vieux ouvriers bolchéviques, trempés dans la lutte, étrangers à tout esprit d'arrivisme et de flatterie, demeurèrent jusqu'à présent écartés de l'activité du Parti, malgré toute la retenue et la discipline dont ils firent preuve. »